

CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES HISPANIQUES  
DU XX<sup>ème</sup> SIECLE

# HISPANISTICA XX

TRAVAUX I

HOMMAGE à J. GUILLEN  
ET  
MÉLANGES

2



UNIVERSITÉ DE DIJON

LA FAMILLE, LIEU DE REPRODUCTION DE L'IDEOLOGIE FRANQUISTE

D'APRES LES POETES DE LA GENERATION DE 1950

Françoise PEYREGNE

Université de Paris III

Pendant les quarante années de l'ère franquiste, l'institution de la famille est considérée par l'idéologie officielle du régime comme le fondement et le noyau essentiel de la société. C'est une structure dont l'unité est fondée sur des critères sociaux, mais aussi politiques, moraux et religieux. La doctrine franquiste n'a jamais variée sur ce point. Déjà, en mars 1938, le Fuero del Trabajo affirmait en son article XII, paragraphe 3 :

"El estado reconoce a la familia como célula primaria natural y fundamento de la sociedad y al mismo tiempo como institución moral, dotada de derecho inalienable y superior a toda ley positiva."

Notions reprises dans des termes à peu près identiques dans le Fuero de los Españoles (Chap. II, art. 22) promulgué le 14 juillet 1945. Treize ans plus tard, alors que les structures et le rôle de la famille, en Europe et aux Etats Unis, avaient notablement évolué, la Ley de principios fundamentales de 1958 reproduisait, à peine nuancées, les mêmes affirmations

"La comunidad nacional se funda en el hombre, como portador de valores eternos, y en la familia, como base de la vida social ; pero los intereses individuales y colectivos han de ser subordinados siempre al bien común de la nación, constituida por las generaciones pasadas, presentes y futuras" (art. V).

"La participación del pueblo en las tareas legislativas y en las demás funciones de interés general se llevará a cabo a través de la familia, el municipio, el sindicato..." (art. VIII).

Comme on le voit, l'article V subordonne les intérêts de la famille à ceux de la nation, mais la définition qui est donnée de celle-ci l'assimile à une succession de

génération, c'est-à-dire à la lignée, conception multiséculaire du groupe familial.

En 1961, encore, dans une étude publiée par la réunion du groupe de travail "Familias Rurales" de l'Union Internationale des Organisations Familiales, et rédigée par Jesús López Medel, "asesor jurídico del departamento de información y asesoramiento de la Familia del Servicio de Asociaciones familiares en la Delegación Nacional de Asociaciones", donc porte-parole on ne peut plus autorisé du régime, celui-ci, s'élevant contre la conception "marxiste" qui donne, "una carga o un peso específico económico" à la famille, écrit :

"También a le inverse podría decirse que en toda relación económica hay siempre una estimación óptica, ideal, exiológica, no susceptible de ser contabilizada -mucho más cuando se trate de la familia, que ni en su origen -el amor-, ni en su desarrollo -lo eterno-filiel-, ni en sus efectos -la vinculación post-mortem-, se mide por ingredientes económicos, aunque éstos existan." (La familia rural, la urbana y la industrial en España, Madrid, 1961, p.10).

Bien que la dernière proposition de cette phrase ("aunque éstos existen") suffise à jeter le soupçon sur l'exactitude de tout le raisonnement qui précède, il n'en reste pas moins que l'auteur propose ici une définition de la famille comme lignée, semblable à celle de la Loi des principes fondamentaux, et notablement désuète si l'on considère l'évolution contemporaine de la structure familiale vers ce qu'on a appelé la famille nucléaire. C'est en effet dans ce que les sociologues nomment "famille primitive" ou "famille traditionnelle" que les membres de cette communauté se sentaient liés aux générations passées et à venir, et "convaincus que le but de la vie était de préparer les générations à venir à faire ce que les générations passées avaient fait"(1). Cette conception de la famille a eu tendance, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, à laisser la place à celle d'une structure fermée sur elle-même, et dont les enfants n'estiment pas de leur devoir de reproduire et pérenniser les valeurs idéologiques de leurs parents.

Il est évident, d'après les textes législatifs du régime et d'après l'application qui en est faite, que la

famille est conçue, au même titre que le municipale et le syndicat, comme un relai idéologique destiné à inculquer à chaque Espagnol les principes du national-syndicalisme, comme une courroie de transmission entre l'individu, d'une part, et l'appareil d'Etat et l'Eglise catholique d'autre part. Conformément à l'une des conceptions de José Antonio Primo de Rivera, c'est à cette structure sociale traditionnelle que ce rôle est dévolu, plutôt qu'à un grand parti unique comme le parti national-socialiste du nazisme, car "nadie ha nacido nunca miembro de un partido político ; en cambio nacemos todos miembros de una familia"(Discours de fondation de Falange Española prononcé le 20 octobre 1933 à Madrid par J. A. Primo de Rivera).

La législation concernant la famille et les droits et devoirs respectifs de chacun de ses membres reflète la volonté gouvernementale de faire de cette institution une cellule indestructible et soumise à une seule autorité, celle du père, transmettant celle du régime et celle de l'Eglise : abolition du divorce, qui avait été légalisé par la 2<sup>e</sup> république ; puissance paternelle dévolue uniquement au père de famille ; patrimoine familial inaliénable (Fuero del Trabajo, XII, 3) ; instruction publique des enfants non obligatoire, celle-ci pouvant être reçue "au sein de la famille"(Fuero de los españoles, título 1<sup>o</sup>, art. 5) ; représentation des familles dans les collectivités locales, etc. D'autre part, dans le but de former les générations futures suivant les principes du national-syndicalisme, on oblige les enfants, garçons et filles, à participer aux organisations gouvernementales de jeunes, les Frentes de Juventudes, qui enseigneront à leurs membres la place qu'ils devront jouer dans la collectivité nationale. Suivant la Ley de Frente de Juventudes(6 décembre 1940), ils y reçoivent une formation politique et religieuse, ainsi qu'une éducation physique et sportive. L'"éducation prémilitaire" pour les garçons est remplacée pour les filles par l'"initiation à l'éducation du foyer". Ce parallélisme entre l'éducation de futurs guerriers et celle de futures maîtresses de maison correspond à la conception franquiste du rôle respectif de l'homme et de la femme dans la société espagnole, et à l'image que chaque individu doit avoir de lui-même en

tant que représentant de l'un ou de l'autre sexe : l'homme doit exalter en lui la "virilité" comme vertu civique ["Queremos la vida dura, la vida difícil, la vida de los pueblos viriles" Franco, 18/7/40] la femme doit être avant tout une mère chrétienne ["La educación premilitar se sustituye por la iniciación en las enseñanzas del hogar, porque la Falange no quiere Amazonas, sino madres cristianas"-L'évêque de Madrid aux instructeurs de Frente de Juventudes, avril 1940]. Aucun jeune Espagnol ne peut être dispensé de participer à ces organisations, puisque, selon la loi du 6 décembre 1940 précédemment citée, tous les élèves de l'enseignement primaire et secondaire, public et privé, doivent en faire partie. Et plus particulièrement les poètes dont nous analyserons plus loin les oeuvres, qui n'ont pu échapper, dans leur enfance et dans leur adolescence, à l'influence de cette formation idéologique. Dans quel état d'esprit l'ont-ils reçue ? Quelle influence a-t-elle eue sur l'élaboration de leurs convictions personnelles, sur leur psychisme, et par conséquent sur leur oeuvre ? Voilà l'un des sujets de la présente étude.

La mise en place de la nouvelle législation et de la nouvelle idéologie national-sindicaliste devait être d'autant plus rigoureuse et autoritaire qu'elle avait la volonté de restructurer une société totalement bouleversée et désorganisée. En l'espace d'une décennie, le pays devait connaître trois régimes politiques successifs et trois corpus législatifs différents : avant 1931, un régime monarchique régi par la Constitution de 1889 ; de 1931 à 1936, un régime républicain abolissant toute la législation antérieure jusque dans ses principes les plus fondamentaux ; après 1939, un régime totalitaire bouleversant encore une fois l'organisation de la société dans ses principes mêmes. Le régime franquiste n'étant en aucune manière pragmatique, mais au contraire essentiellement idéaliste, il ne prenait nullement en considération, dans sa tâche législative, l'état réel et concret de la société espagnole ; il ne se proposait nullement de remédier aux problèmes des communautés ou des individus, ni

même d'essayer de remédier aux situations existantes. Il prétendait imposer un autre état de choses, quelles que fussent les conséquences concrètes du changement, quels que fussent les bouleversements qui pourraient en résulter pour les personnes.

Ainsi, cette conception idéologique de la famille stable, unie, chétienne, porteuse de valeurs morales, dans laquelle chaque membre sait avec sécurité quelle est sa place et quel rôle il doit jouer, était imposé et mise en pratique par le régime justement à un moment où jamais peut-être le bouleversement des structures familiales n'avait été aussi profond.

Aux désordres dûs aux affrontements idéologiques et parfois physiques de la 2<sup>e</sup> république, avaient succédé ceux, beaucoup plus dramatiques, de la guerre civile, et de la division politique et territoriale du pays(2). Dès le début du soulèvement, les membres de certaines familles avaient été séparés, les uns se trouvant en zone républicaine et d'autres en zone nationaliste, soit pour des raisons professionnelles ou personnelles, soit à cause des vacances d'été (puisque la rébellion éclata au mois de juillet). Par la suite, ceux qui avaient quelque raison ou quelque envie de changer de vie en profitèrent pour disparaître tout-à-fait. D'autres séparations se produisirent pour des motifs idéologiques. Pour citer un cas célèbre, rappelons que, tandis qu'Antonio Machado mourait exilé à Collioure, son frère Manuel collaborait avec les phalangistes. De très nombreuses familles étaient démantelées par le décès, l'exil ou l'emprisonnement de l'un ou de plusieurs de leur membres. Ainsi, au moment même où les idéologues franquistes exaltaient l'image du foyer stable et uni, de nombreux orphelins étaient abandonnés à eux-mêmes, tandis que d'autres enfants, dont les parents traumatisés ne pouvaient faire face aux problèmes quotidiens, jouissaient d'une liberté absolue. Autre contradiction : la restitution de la puissance paternelle au seul père (alors que la 2<sup>e</sup> république l'avait confiée aux deux parents) intervenait au moment où de nombreuses femmes se retrouvaient seules pour assumer les responsabilités du foyer. Quant au modèle de la maîtresse de maison et de la

mère de famille vertueuse et gardienne du foyer, il était proposé au moment même où le travail des femmes et la prostitution augmentaient notablement, conséquences de la disparition du chef de famille. La situation des familles se caractérisait donc par une série de contradictions éclatantes entre la volonté du pouvoir et la réalité des faits. D'ailleurs, le système lui-même recélait ses propres contradictions dans ce domaine. On formait les femmes espagnoles à demeurer au foyer et à se soumettre au chef de famille, et dans le même temps on les incitait à prendre leur part dans les tâches militantes des organisations politiques et religieuses : la section féminine de la Phalange, l'"Aida Social", les groupements de "Flaches" et de "Margaritas" destinées aux jeunes filles, les organisations "Mujeres al servicio de España", "Frante y Hospitales", etc. Au premier congrès national de la section féminine de "FET y de las JONS", en janvier 1937, on entendait proclamer : " La camisa azul deba ser para la mujer como un hábito de vida cristiana, fuerte y alegre para el servicio de España". Même si, une fois que l'on eut porté remède aux séquelles les plus tragiques de la guerre, on eut tendance à renvoyer les femmes à la maison, même si les autorités religieuses estimèrent devoir réagir contre les velléités de certaines femmes à l'action et à l'indépendance, il n'en reste pas moins que celles-ci avaient connu une certaine émancipation, une relation plus directe et plus naturelle avec les hommes, un contact avec des femmes d'autres zones géographiques, d'autres milieux sociaux qu'elles-mêmes.

Un des exemples les plus démonstratifs de ces profondes contradictions internes et externes au système résida dans les législations successives concernant le mariage et le divorce. La constitution de la 2<sup>e</sup> république n'avait reconnu qu'une forme de mariage : le mariage civil. Elle avait légalisé le divorce par consentement mutuel ou sur demande motivée de l'un des époux (article 43). Puis, pendant la guerre, dans la zone républicaine, les formalités de mariage et de divorce avaient été réduites à leur plus simple expression : pour se marier, il suffisait à un couple d'en exprimer le consentement mutuel devant un dirigeant syndical ou politique et deux témoins. Le régime franquiste ne tarda pas à réagir contre ce

laxisme. Dès le 23 septembre 1939, une loi déclara nulles les dispositions antérieures en ce domaine. Elle annulait les divorces prononcés pendant la période républicaine, ainsi que les mariages civils célébrés postérieurement. Il suffisait à un époux divorcé, même remarié, de demander l'annulation de son divorce, et, conséquemment, de son second mariage, pour l'obtenir. Une personne divorcée sur demande de son conjoint (ou de sa conjointe) pouvait ainsi l'obliger à reprendre la vie commune, même si l'un ou l'autre des anciens époux avaient contracté postérieurement une seconde union. En outre, étaient annulés tous les mariages civils contractés en zone républicaine[3]. On imagine sans peine les situations familiales inextricables engendrées par cette nouvelle législation : couples passant à la clandestinité, époux légalement unis devenant en un jour concubins, enfants légitimes considérés soudain comme bâtards, etc.

Tous ces faits sont bien connus, mais il était nécessaire de les rappeler pour apprécier avec justesse dans quelle atmosphère grandit et fut éduquée la génération des écrivains dont je vais maintenant examiner les oeuvres. Les contradictions multiples sous-jacentes à la société des années 40 et 50, le décalage entre la situation concrète des individus et la législation à laquelle ils devaient se soumettre, ne pouvaient qu'engendrer une atmosphère d'oppression et de dissimulation au sein des familles, et, par conséquent, un profond malaise individuel. C'est ce dont témoignent à posteriori, une fois atteintes leurs années créatrices, les écrivains de la génération de 1950, et notamment Carlos Barral, José Manuel Caballero Bonald, Jaime Gil de Biedma, Angel González, José Agustín Goytisolo, José Angel Valente. Tous sont nés entre 1925 et 1929. Ils ont donc de 7 à 14 ans pendant la guerre civile, et leur adolescence se déroule pendant les premières années du franquisme, celles où la pression idéologique et l'isolement politique se fait le plus durement sentir. Leur origine sociale présente la même cohérence. Ils appartiennent tous à des familles de la moyenne bourgeoisie. Le père, de Caballero Bonald est propriétaire foncier. Celui de Barral, avait été chef d'entreprise d'une imprimerie et maison d'édition, et son



fils dès son enfance a conscience de la responsabilité que lui confère un "apellido industrial"(4). J. Gil de Biedma évoque, au sujet de sa famille, "el capitalismo de empresa familiar"(5). Dans d'autres cas, la guerre civile a provoqué une dégradation de la situation économique et sociale. A. González est originaire, écrit-il, de la "clase media, transformada en mi caso, como consecuencia de la guerra civil, en muy mediocre". Et il ajoute, se présentant comme "zarandeado por el destino" :

"Sin salir de la infancia, en muy pocos años, me convertí, de súbdito de un rey, en ciudadano de una república, y, finalmente en objeto de una tiranía. Regreso, casi viejo, a los orígenes, súbdito de nuevo de la misma Corona"(6).

La famille Goytisolo a connu la même décadence pour les mêmes raisons, selon l'avis de Juan, frère de José Agustín, qui se rappelle l'atmosphère de ses premières années

"Una familia indelablemente marcada por los desastres de la guerra y extravagantes negocios paternos le aguda conciencia de un declive económico y las estrecheces domésticas"(7).

Les origines géographiques du groupe sont plus hétérogènes. Caballero Bonald est né à Jerez de la Frontera et a fait ses études à Cadix et à Seville. Carlos Barral, J. A. Goytisolo et J. Gil de Biedma sont nés à Barcelone, mais ce dernier a passé les trois années de guerre dans un village de la province de Segovia. A. González est asturien, et J. A. Valente, galicien, a fréquenté les universités de Santiago de Compostelle et de Madrid. Leurs témoignages se référeront donc à des provinces et à des villes diamétralement opposées du point de vue géographique. Mais, malgré cette diversité, ils rendront compte d'une atmosphère idéologique semblable. La classe sociale, le milieu urbain et la centralisation politique suffisent, semble-t-il, à en assurer la cohésion, au-delà des particularités régionales.

Lorsque ces poètes se rappellent leurs premières années, ils ne reproduisent pas les stéréotypes qu'on a coutume d'associer aux souvenirs d'enfance : regrets mélancoliques d'un paradis perdu, nostalgie de l'innocence, ou au contraire évocation attendrie de moments de bonheur. Eux, lorsqu'ils étaient enfants, ils n'ont pas eu droit à l'inconscience. Ils ont vite été instruits par des paroles et des spectacles de violence, et par la présence obsessionnelle de la mort, dans la rue ou dans la conversation des adultes qui, brutales ou allusives, font surgir en eux et demeurer longtemps des phantasmes apeurés

"¿Quién  
me llevó de la mano  
a la frontera fratricida, donde  
me desertaron de ser niño?"

se demande J. M. Caballero Bonald(8).

Parfois, ils ont même perdu la confiance et le respect qu'ils portaient à leurs parents, car ils ont surpris le désarroi, leur effroi, leur lâcheté. Les relations traditionnelles entre les membres de la famille, fondées sur l'autorité parentale et la soumission filiale, ont été altérées par l'ébranlement de la guerre. Les parents ont perdu leur prestige

"Habían perdido la fuerza del castigo,  
eran menores, blandos, vergonzantes  
medíamos su fuerza cara a cara,  
sacándoles la lengua, haciendo  
burla de su temor"(9).

Par contraste, le retour imposé à l'ordre ancien sera ressenti comme archaïque, contraignant et artificiel. L'autorité parentale n'est plus une loi transcendante, elle n'est plus qu'un masque plaqué sur leur faiblesse. En outre, le groupe familial, apeuré, blessé, mutilé quelquefois, se replie sur la mauvaise conscience que lui insuffle l'idéologie diffuse des premières années du franquisme, des "années de pénitence nationale", comme les appelle C. Barral(10). Le nouveau régime est obsédé par l'idée qu'il faut amender la société, rétablir la vertu, et surtout expier, expier le péché collectif qui a fait se dresser les Espagnols les uns contre les autres. C'est un puissant moyen de coercition idéologique que d'inspi-

rer l'auto-culpabilisation. "Los amargos/ entros de nuestras familias demacradas"(11), de ces familles bourgeoises comme celle de Barral, qui écrit ces lignes, et sans doute aussi de celles d'autres milieux sociaux, se replient sur elles-mêmes et enferment leurs enfants derrière les murailles d'une ignorance volontaire du monde extérieur. Ce qui caractérise alors les "honorables cabezas de familia", suivant A. González(12), c'est une "fe(...) que consiste en no crear lo evidente", c'est "cierta ignorancia de los hechos también ciertos", c'est "una rígida firmeza en el error". Cet aveuglement volontaire, ce refus de connaître les réalités de la vie étaient le fait des familles autrefois libérales, aussi bien que de celles qui se déclaraient favorables au régime franquiste. D'un côté, Barrel, se référant à son milieu social d'origine, le bourgeois progressiste, estime que

"la estupidez de nuestros parientes que habían recuperado la corbata era el cuello de embudo por el que el país derrotado pasaba como una pasta amorfe y sanguinolenta, dejando en el cono de la vergüenza todas sus virtudes tradicionales"(13).

mais d'un autre côté, Francisco Umbral, dans ses Memorias de un niño de darachas, lui fait écho, en affirmant :

"Una educación burguesa de darachas es una educación que no llega nunca a resolver dos problemas fundamentales, el del sexo y el del dinero(...). Hemos sido doblemente indigentes durante muchos años, doblemente menesterosos, y eso, si usted se fija, a lo mejor todavía se nos nota"(14).

En outre, l'école, qu'elle soit publique ou confessionnelle, est conçue, de même que la cellule familiale, pour reproduire et transmettre les mêmes valeurs officielles. Pour se rechauffer d'un passé peut-être compromettant, pour remédier aux effets nocifs d'une période trop laxiste, les familles placent leurs rejetons dans des écoles dirigées par les congrégations, si bien qu'il n'est pas question, pour ces enfants, de contrebalancer l'influence de l'une de ces structures par celle de l'autre. "El colegio, el cuartel y la casa eran tres moradas de una opresión indistinta"(15). Devenus adultes, ils les confondent dans un même souvenir de dégoût et d'angoisse. Ils en retirent l'impression rétrospective d'avoir été les victimes

inconscientes, ou même consentantes, d'une vaste machination idéologique destinée à dissimuler à leurs yeux le monde véritable

"Hombres e ideas tenebrosamente instalados en la mitología, textos, que suplantaron con abyecta máscara el rostro de la historia, allí se conjuraban para hacerme cómplice de la maquinación contra el fantasma que recorrió tu juventud(16).

Quels furent les effets d'une éducation conçue suivant ces principes ? Comment furent-ils ressentis par les jeunes esprits qu'elle avait l'ambition de former ?

Ce qui domine dans leur souvenir, c'est d'avoir été élevé dans l'hypocrisie, dans l'inauthenticité, dans le mensonge. De son adolescence il reste à J. Gil de Biedma "la conciencia de una pequeña falsificación"(17), impression d'avoir été entretenu, non sans quelque complaisance de sa part, dans "la dulzura de un orden artificioso y rústico"(18), engendrant cependant une insatisfaction diffuse. Encore fut-il protégé par la situation financière de sa famille, qui demeure aisée, et par son éloignement de la zone des combats pendant les années de guerre. Mais chez ses compagnons, persistera jusqu'à l'âge adulte le sentiment plus violent d'avoir été trompé, la conviction qu'on leur a inculqué des valeurs inauthentiques, mensongères, inadaptées à la vie réelle, et dont ils allaient découvrir, au cours des années, l'inutilité totale. "Inútil", tel est le qualificatif qui revient comme un leit-motiv dans la poésie de J. A. Valente

"Nací en la infancia, en otro tiempo, lejos o muy lejos, y fui inútilmente aderezado para una ceremonia a la que nunca habría de acudir"(19).

"Las tradicionese impuestas", "el orden reverencial de las familias", "la obediencia y la fe"(20), "el rito/ divisorio entre buenos/ y malos"(21), la parodie d'amour conjugal qui cache un mépris mutuel(22), la vertu apparente du dignitaire qui dissimule une vie dépravée(23) : voilà tous les faux-semblants auxquels il faut croire, les inexpugnables valeurs symboliques qui protègent la société et qu'on n'a pas le droit

de mettre en doute. C'est pourquoi ce qui est tu, ce qu'on n'a pas la permission ou ce qu'on n'ose pas dire, a autant de poids idéologique que les leçons qu'on inculqua. Face à face, des enfants qui "apprennent à se taire" et des parents ou des maîtres qui répondent à des questions qui ne leur sont pas posées: "Crédula infancia sola entra respuestas sin preguntas"(24). Silance des dîners familiaux, interrompus par les actions de grâce ou les sermons paternels(25). Conversations sybillines des adultes au travers desquelles les enfants devinent des illusions sinistres à d'obscures catastrophes

"Se contaban historias penosas,  
inexplicables sucedidos  
donde no se sabía, carees tristes,  
[...] Algo sordo  
perduraba a lo lejos"(26).

Parmi tous les silences, toutes les falsifications et tous les mensonges, ceux qui trahissent et travestissent l'Histoire furent les plus lourde de conséquence pour ces enfants et ces adolescents d'après-guerre, parce qu'il les dépouillèrent de leur identité nationale et même, par conséquent, d'une partie de leur personnalité individuelle. L'histoire d'Espagne a été mutilée, travestie, ou transformée en un défilé rituel d'événements :

(...) "la recta sucesión  
de los monarcas godos,  
la ruta de Colón y casi todo  
el siglo XIX de funeste memoria.  
Y así la Historia, la grande Historia, resultaba  
turbio negocio de alta complicidad y medianía"(27).

Ces enfants et ces adolescents, parvenus à l'âge adulte, se sentent d'autant plus frustrés de l'ignorance dans laquelle on les a volontairement tenus de l'histoire de leur patrie qu'ils ont conscience d'en avoir été les acteurs, les témoins ou même parfois les victimes. Ils se sentent étroitement et lourdement tributaires de leur passé, non seulement parce que, comme tout être humain, ils sont les produits et les héritiers de leur histoire nationale, familiale et personnelle, mais aussi parce qu'ils font partie d'une génération pour laquelle les souvenirs antérieurs, contemporains et postérieurs à la guerre sont étroitement imbriqués dans les souvenirs d'enfance.

La guerre a violé l'intimité et l'intégrité des familles. Ensuite, le régime imposé par les vainqueurs ne les a pas non plus respectées puisqu'ils les a considérées comme des instruments idéologiques, tout en leur refusant l'accès à une connaissance historique authentique. Cette situation paradoxale justifie aussi en partie l'emploi des concepts de "frustración", de "falsificación", de "maquinación" qui revient dans les textes de ces poètes.

L'un des éléments qui compose l'atmosphère idéologique des décennies 40 et 50 c'est aussi la peur. La peur revêt de multiples visages. C'est parfois un sentiment précis, aux causes parfaitement identifiables : la peur du péché, sur laquelle est fondée l'éducation catholique. Et le péché, c'était "l'unique objet de la vie". Mais, le plus souvent, la peur est un sentiment indistinct, omniprésent, aux causes insaisissables, qui se faufile entre les murs de la demeure familiale, "algo" : "algo que deslució las tibias reuniones/ de las buenas familias"(28), "algo/ difuso, mezcla de sombra/ y fuego, acechante/ lo mismo que un tiránico/ ojo de profesor"(29). Cette angoisse collective n'est rien d'autre que l'intériorisation du système de soupçons réciproques instauré par le régime pour soumettre les esprits. Chaque individu, classé parmi les "afectos", "indiferentes" ou "desafectos" au "Mouvement" doit se méfier de tous les autres, même au sein de la même famille. Ça qui accroît la densité des silences et le liste des sujets tabous

"En mi familia -écrit C. Berral(30)- se evitaba cuidadosamente cualquier alusión a los periantes republicanos, personas influyentes que habían compartido nuestra mesa y ahora estaban al otro lado de la frontera o se suicidaban en alguna prisión política".

A cause de cela aussi, les enfants doivent "apprendre à se taire".

La haine, comme le peur, est un sentiment omniprésent et insaisissable. Il entre dans les familles par l'intermédiaire des enfants à qui on apprend, à l'école, des hymnes guerriers. Caballero Bonald, dans une interview de 1975(31), rappelle la "militarisation de l'enfance" des années 40, et de "l'absurde et terrible conception éducative" qui consiste à préparer les garçons à la guerre. Le bilan de cette inculca-

tion de la violence, le poète le dressera vingt ans plus tard, dans Las horas muertas : "aquella/ disciplinaria partición del odio/ me cegebe le infencia para siempre"(32). Hors de l'école, la haine et la méfiance sont partout, elle corrode toutes relations humaines et toute liane affectifs :

"Quede quizás el recurso de andar solo,  
de vaciar el alma de ternura  
y llenarla de hostio e indiferencia,  
en este tiempo hostil, propicio al odio"(33).

C'est sous le signe de la haine que les enfants ont fait leur apprentissage du langage comme porteur d'idéologie. Les leçons qu'ils ont reçues de leurs parents et de leurs maîtres, leurs premiers contacts avec l'expression publique de convictions idéologiques, leur ont enseigné non à comprendre, à tolérer ou à persuader, mais à rejeter, à exclure, à dénoncer :

"Andábamoe con nuestros  
papás.  
Pasaban trenes  
cargados de soldados e la guerra.  
Gritos de excomunióon.  
Escapularios"(34).

Ainsi, à l'apprentissage enfantin des silences domestiques, des ellusions à faire ou à ne pas faire, des mots qu'il faut prononcer parce qu'ils protègent et de ceux qu'il faut taire parce qu'ils vous dénoncent, s'unit cette première approche du langage comme agression et exclusion, et non comme communication. Le discours des familles -"palabras de familia gastadas tibiamente"(35)- se compose de "palabras incompletas o imposibles signos"(36), de ces "palabras rituales" que le père prononce lors du rituel repas du soir, après avoir porté sa serviette à ses lèvres(37). C'est un ensemble d'"inexpugnables símbolos" qui servent de bouclier protecteur : "orden", "fe", "cruz", "destino", "patria"(38). C'est à cause de tout cela que sera perturbée pour toujours la relation que ces écrivains auront avec le langage lorsqu'il sera devenu leur instrument de création. Ils auront sans cesse l'impression, tout en s'exprimant, de se battre contre des concepts creux et figés. Ils ne pourront en manipuler certains qu'avec défiance, avec la crainte obsessionnelle d'être trahis.

Frustration quant à l'histoire, frustration quant au langage, frustration aussi dans la vie sexuelle. Dans ce domaine aussi se manifestent les contradictions entre expérience vécue et morale imposée. La morale imposée par le régime franquiste n'est pas originale : elle consiste seulement à réactualiser et à ravivorer l'antique idéologie conservatrice et catholique issue du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle a pour conséquence, selon le témoignage postérieur de nos poètes, une institution familiale fondée sur l'hypocrisie et les faux-semblants. C'est sur le mode sarcastique qu'ils dénoncent des unions qui, loin d'être le fruit de sentiments spontanés, obéissent à des convenances sociales ou à des nécessités économiques. Dans le mariage, les relations entre l'homme et la femme sont donc dénuées de toute spontanéité et leur attitude est régie par un code imposé par l'Eglise et la bonne société. "Los amantes se aman señores y señoras/ con seriedad canónica"[39]. Car l'enjeu de ces relations, c'est une société normalisée, c'est-à-dire une juxtaposition de cellules familiales conformes aux normes idéologiques établies :

"Pues ahora

en la etapa preparatoria de las nuptias  
es cuando deben santarse los cimientos  
de ese gran edificio cual es  
como todos sabemos la familia"[39].

Où l'instauration de relations conjugales parfaitement inauthentiques. A. González, dans "Lacciones de buen amor"[40], fait la description satirique d'un vieux couple vivant apparemment dans l'amour et le respect mutuels : "Como afirmaban todos sus amigos/ ; se amaban tanto, tanto, tanto !" Ainsi se termine le poème. Mais il est suivi d'une "note 1", à la manière des ouvrages d'érudition, presque aussi longue que le poème lui-même, dont la disposition typographique aussi bien que le contenu dévoile par contraste la réalité qui se cache sous ces apparences idylliques : le mépris mutuel, la violence réprimée, les vieilles inhibitions, la honte d'anciennes lâchetés, et, enfin, -encore une fois- la haine : "roído todo/ por la herrumbre de un odio que e nadie perdona-be".

La principale occasion dans laquelle les jeunes



gens et les jeunes filles peuvent se rencontrer et où peuvent s'ébaucher, sous la surveillance parentale, de futures unions, c'est le "guateque". [Nous dirions, dans le français de ces mêmes années 40 et 50, la "surprise-partie"]. Selon C. Barral, le "guateque" revêt tous les traits caractéristiques du rite initiatique. Tout s'y passe toujours de la même façon, dans le même ordre, dans un cadre analogue : le choix des mêmes disques, des mêmes boissons et des mêmes nourritures commandées sans doute chez le même traiteur. Au début de la cérémonie, les jeunes filles se massent ensemble à un bout du salon, bavardant entre elles, tandis que les garçons se groupent à l'extrémité opposée. Les domestiques font alors circuler les premiers plateaux de boissons, et les garçons les plus hardis, encouragés par le premier verre, osent enfin traverser le no man's land, aborder les jeunes filles les plus convoitées et les bloquer dans un coin de la pièce ou contre la table sur tréteaux qui fait office de buffet. Les couples ainsi formés ne pourront se défaire de toute la soirée. Selon l'analyse que fait Barral de ce genre de divertissements, ils ne sont nullement destinées, comme on pourrait le croire, à faciliter des relations spontanées entre les jeunes gens, ni même à interrompre la routine d'une vie soumise à la discipline scolaire et familiale :

"Estaban los guateques específicamente destinados al flirt y se había agregado un sistema de normas que defendían esa finalidad. Eran fiestas de la sexualidad reprimida, ritos de compensación de la incomunicación intersexual. Se trataba de intentar, al nivel del mimo, una relación por parejas durante una hora, de hacer como si esta relación existiera o hubiera debido existir y tuviera contenido. Lo cual hacía que el repertorio gestual, las miradas, los casuales roces, no tuvieran más que un valor convencional, totalmente circunscrito a la elemental liturgia de la fiesta" [41].

Comme ces couples, réunis indissolublement mais éphémèrement, devaient ensuite se séparer sans avoir eu le droit de risquer le moindre geste de tendresse, le moindre élan physique, le "guateque" était, selon Barral, "algo así como una introducción a la masturbación y al proestíbulo".

De fait, le parcours-type de l'initiation sexuelle

chez les garçons de ce milieu social, c'est d'abord la masturbation, puis l'initiation par une des servantes de la famille, puis la fréquentation des maisons closes. Les allusions aux plaisirs solitaires sont associés, dans la poésie de la génération de 1950, à des sentiments de honte, de culpabilité, et -là encore- de haine

"El llento en las familias  
la secreción oscura del subrepticio semen  
perturbador y el odio  
todavía sin nombra"(42).

L'initiation sexuelle par une domestique de la famille, thème littéraire traditionnel, demeure récurrent dans la poésie comme dans les écrits auto-biographiques des années 50 et 60. Un jour, le jeune héritier de la famille, promenant son oisiveté dans la maison déserte, surprend des spectacles défendus, par exemple la nudité d'une jeune servante qui profite de la sieste des maîtres pour prendre un bain dans une arrière-cour(43). Puis vient un jeudi, où quelque laveuse à peine vêtue provoque le jeune écolier en vacances au milieu de la vapeur moite de la buanderie

"No sé quién  
me enseñaba sus pechos  
contra el hosco fulgor de la mampara  
del cuarto de lavar"(44).

Puis vient la première relation sexuelle véritable, scène archétypique décrite minutieusement dans son autobiographie par Barral, qui a conscience du caractère à la fois exemplaire et archaïque de la situation. Dans ce cas, de même que dans les allusions plus fugitives des autres poètes, ce n'est pas l'adolescent, mais la servante qui prend l'initiative. Elle sait en quelque sorte que cette mission fait partie de son service et qu'un jour ou l'autre elle devra l'accomplir. C'est elle qui en choisit le cadre, la circonstance et l'occasion.

Enfin, après ce passage initiatique, vient pour l'adolescent l'époque de la fréquentation des prostituées. Il n'est pas nécessaire, dans les années 40, de se rendre dans des quartiers spécialisés pour en rencontrer. La prolifération de la prostitution spontanée et occasionnelle ne

ne peut passer inaperçue. Dans l'évocation des "Années triomphales" -ainsi Gil de Biedma appelle-t-il sarcastiquement l'après-guerre-, après ses souvenirs enfantins du mépris, de l'humiliation et de la misère ambiante, le poète décrit de

"Solitarias mujeres adiestradas  
-viudas, hijas o esposas-  
en los modos peores de ganar la vida  
y suplir e sus hombres"(45).

Les textes autobiographiques des écrivains de cette génération offrent de véritables hymnes de reconnaissance aux prostituées, "aquellas nobles y resignadas putas (...) e las que seguramente debió le mayor parte de mi información material sobre el mundo misterioso de las mujeres", écrit Barral. Francisco Umbral(46), lui, parlent des "meretrices", affirme "Fueron nuestras segundas madres", mais des mères concrètes et réelles, des êtres humains qu'on peut toucher : "Eran mujeres con senos", tandis que "las mujeres honradas no tenían pechos". Enfin il conclut humoristiquement : "Mirándoles aprendimos los niños de la guerra que la mujer no es un hombre".

Ainsi, la relation avec l'autre sexe qui fut permise aux hommes de cette génération, comme à beaucoup de ceux qui les avaient précédés, fut caractérisée par une dichotomie totale entre deux types d'expériences. D'un côté, les circonstances et la condition sociales de leurs premières partenaires associent pour eux l'expérience de la sexualité à des lieux sordides ou ancillaires, à des représentantes du prolétariat ou des sous-prolétariat. En revanche, les femmes de leur milieu -les mères, les sœurs, les jeunes bourgeoises rencontrées dans les soirées- n'ont pas de sexe. Elles ne sont accessibles qu'à travers une série de rites "canoniques", comme l'écrit J. A. Goytisolo, et entourées de tabous :

"Las ordenanzas, además proscriben  
le caricia [...]  
y el 'no tocar, peligro de ignominia'  
puede leerse en todas las miradas"(47).

L'immense distance qui sépare les rêves irréalisables engendrés par le désir et les possibilités décevantes que permet la réalité, fait naître, une fois de plus, un sentiment de frustration, et la propension à lier les satisfactions éro-

tiques à des milieux et à des structures autres que la famille.

La conséquence ultime de cette série de frustrations, c'est, dans certains cas, comme celui de J. Gil de Siedme, une vie dominée par la mauvaise conscience sociale, par le ressentiment envers la classe dans laquelle il est né et dont il ne partage pas les options idéologiques. Dans le poème liminaire de Moralidades, il s'adresse à ses contemporains, poètes comme lui, et qu'il appelle ses "compagnons de voyage" : "a vosotros, Carlos [Barrel] , Angel [González] ,/ Alfonso [Canales] y Pepe [Hierro?], Gabriel [Celaya] ,/ Pepe [Caballero Bonald],/ y a mi sobrino Miguel,/ Joseagustín [Goytisolo] y Blas de Otero", et il les inclut comme lui-même parmi ces "señoritos de necimiento/ por mala conciencia escritores/ de poesía social(48)". Nous atteignons ici un point crucial dans le déroulement de la présente étude, celui où l'on constate que le refus de la formation idéologique reçue dans le milieu social et familial est considéré par les créateurs eux-mêmes comme l'un des moteurs de leur création.

Ce ressentiment social est illustré d'une autre manière par J. A. Valente. Dans un des poèmes de La memoria y los signos(49), il s'inspire de l'épisode biblique du sacrifice d'Abraham en lui attribuant une conclusion et une signification différente de celle qu'il revêt dans l'Ancien Testament. Au moment où Abraham lève le couteau sur son fils Isaac, c'est ce fils lui-même, et non le volonté de Jehovah, qui s'oppose à la consommation du sacrifice. Poussé par "la fuerza entera de la vida", Isaac se révolte, se dresse brusquement, et renverse Abraham dans le poussière. Puis, ainsi libéré de la mort et de son père, il lève les yeux pour interroger le ciel. Il n'y rencontre que "el vacío silencio de los dioses". Le sens de l'épologue est clair : la jeune génération espagnole refuse d'être la victime du passé. Pour conquérir la liberté de sa vie et de sa conscience, elle doit vaincre les pères, gardiens, interprètes et exécuteurs de conceptions mystificatrices.

Le sentiment de vivre dans la frustration et l'inauthenticité peut aussi déterminer une autre réaction de défense, plus passive celle-là l'évasion vers le rêve.

Lorsque le jeune bourgeois qu'est J. Gil de Biedma se voit contraint de subir les sermons solennels et interminables d'un conseil de famille dont il ne partage aucune des idées, son système de défense favori, c'est la fuite dans l'irréel

"Así fui, desde niño, acostumbrado  
al ejercicio de la irrealidad,  
y todavía, en la melancolía  
que de entonces me queda,  
hoy rancor de conciencia engañada"(50)

Une enfance qui se déroule ainsi dans l'"exercice de l'irréalité" engendre chez l'adulte l'impression obsessionnelle que le monde dans lequel il vit est inexplicable, énigmatique, insaisissable, quelles que soient les conditions concrètes dans lesquelles il se trouve. "Mundo imposible", "espectral", "irreal", "artificioso", tels sont les qualificatifs qui jalonnent son oeuvre poétique. L'accoutumance à un processus mental qui consiste à nier ce qui est et à inventer un univers de fiction, finit par créer une "propensión al mito", amorce de la future vocation poétique. Dans ce cas aussi, comme nous l'avons constaté plus haut, s'établit une relation explicite entre la résistance, même passive, au conditionnement idéologique et la naissance d'un besoin de création littéraire.

Le conviction d'avoir été mal préparé pour affronter la vie, de s'être laissé inculquer des valeurs fausses et inutiles, donne naissance dans cette génération à un sentiment largement partagé d'échec personnel. Ressentir l'inauthenticité du monde, c'est dans le même temps se sentir menacé dans son authenticité personnelle. Contester des valeurs apprises ne suffit pas pour en voir surgir de nouvelles, plus fiables. D'où un sentiment de désarroi,

"No sabemos  
s qué carta poner  
la vida  
para no volver siempre  
sin nada entre las manos."(51)

et la conviction d'avoir payé la libération idéologique par une aliénation d'une autre espèce, celle de ne plus savoir exactement qui on est :

"Años  
podridos con igual carcoma  
que la madera pública del odio,  
(...) ¿no podía ser yo  
de otra manera, tenía que elegir  
mi libertad a costa de ser otro ?"(52)

Le sentiment d'échec se traduit sur un mode tantôt satirique tantôt désabusé suivant le tempérament du poète. J. A. Goytisolo se moque de lui-même, d'un ton apparemment léger, dans un poème de Selmos el vianto, "Autobiografía" : tout le monde, raconte-t-il, essaie de le persuader de son inutilité en ce monde. Ses parents, son maître, puis ses chefs à l'armée, puis ses amis, puis sa fiancée, tous lui serinent le même refrain "No sirves para nada". Cette répétition obsessionnelle n'est-elle pas le reflet d'une conviction intime qui n'ose pas se révéler explicitement ?

Sur un autre registre, Francisco Brines, à peine plus jeune (il est né en 1932) écrit à 28 ans des Poemas de la vida vieja dont le protagoniste est un vieil homme triste, désabusé et solitaire qui médite en contemplant la nuit tomber lentement sur son jardin

(...) "Siento  
que la cansa esta lucha y él quisiera  
vivir en paz. Hablan de eu fracaso,  
que cumple su destino mal."(53)

Bien que Brines ne soit en rien un poète "engagé" ou "social", bien que sa poésie soit essentiellement lyrique, ne peut-on voir, dans ce décalage étonnant entre l'âge de l'auteur et le thème de sa première oeuvre, le reflet du désabusement de toute une génération ?

Ainsi, "la propension au mythe", le désir de reconstruire une enfance et une identité trahies, l'aspiration à réhabiliter un langage acquis pour exprimer la haine et l'exclusion, tout cela incite puissamment cette génération d'après-guerre à reconquérir la parole poétique. Aussi n'est-ce pas un hasard si nombre des titres de leurs recueils mettent l'accent sur l'importance du langage en tant que tel dans leur oeuvre Palabra sobre palabra (A. González), Las personas del verbo (J. Gil de Biedma), Vivir para contarlo (J. M. Caballero Bonald), Punto cero et La memoria y los signos (J. A. Valente).

N O T E S

- [1] Voir Edward Shorter, Naissance de la famille moderne, traduit de l'anglais par S. Quadrupani, Paris : Seuil, 1977, p. 11.
- [2] Dans le développement qui suit, je m'inspire de R. Abelle, Le vida cotidiana durante la guerra civil, t. I : La España nacional, t. II : La España republicana, Barcelone : Planete, 1973.
- [3] Voir sur ces questions Inés Alberdi, Historia y sociología del divorcio en España, Madrid : Centro de investigaciones sociológicas, 1979.
- [4] C. Barrel, Diez nueva figuras de mi historia civil, in Usuras y figuraciones. Poesía 1952-1972, Las Palmas de Gran Canaria, 1973. "Apellido industrial", p. 84.
- [5] J. Gil de Biedma, Compañeros de viaje, in Las personas del verbo, Barcelone : Seix Barral, 1982, "Infancia y confesiones", p. 49.
- [6] A. González, Palabra sobre palabra, Barcelone : Barrel editores, 1972. Texte de présentation autobiographique reproduit eu revers de la jaquette de cette édition.
- [7] J. Goytisolo, "Lecture familial de Antagonía", Quimera [32], oct. de 1983, p. 40.
- [8] J. M. Caballero Bonald, Pliegos de cordel in Vivir para contarlo, Barcelone : Seix Barral, 1969, "Primeras letras", p. 226.
- [9] C. Barrel, Diez y nueve figuras de mi historia civil, in Usuras y figuraciones. Poesía 1952-1972, "Alarmas", p. 74.
- [10] id. voir Años de penitencia, Madrid Alianza editorial, 1975, p. 61.
- [11] id. Diez y nueve figuras de mi historia civil, ibid., "Alarmas", p. 74.
- [12] A. González, o.c., Grado elemental, "Alocución a las veintitrés", p. 175.
- [13] C. Barrel, Años de penitencia, éd. cit., p. 34.
- [14] F. Umbrel, Memorias de un niño de derechas, Barcelone Destino, 1980, p. 137.
- [15] C. Barrel, o.c., p. 19.
- [16] J. M. Caballero Bonald, o.c., "Haste que el tiempo fue reconstruido", p. 267.

- [17] Por vivir aquí, éd. cit., "Ampliación de estudios", p. 55.
- [18] Morelidades, éd. cit., "Ribera de los alisos", p. 132.
- [19] El inocente, éd. cit., "Lugar vecío en la celebración", p. 323.
- [20] J. A. Valente, éd. cit., p. 193, 190, et 220.
- [21] J. M. Caballero Bonald, Pliegos de cordel, éd. cit., "La funesta manía de pensar", p. 223.
- [22] Voir A. González, Tratado de urbanismo, éd. cit., "Leciones de buen amor", p. 213.
- [23] Voir J. A. Goytisolo, Salmos al viento, éd. cit., "Vida del justo", p. 49.
- [24] J. M. Caballero Bonald, Las horas muertas, éd. cit., "Mañana me decían", p. 177.
- [25] A. González, Grado elemental, éd. cit. "Alocución a les veintitres", p. 175.
- [26] J. Gil de Biedma, Compañeros de viaje, éd. cit., "Infancia y confesiones", p. 49.
- [27] J. A. Valente, La memoria y los signos, éd. cit., "Para oprobio del tiempo", p. 233.
- [28] id., *ibid.*
- [29] J. M. Caballero Bonald, Pliegos de cordel, éd. cit., "Estación del jueves", p. 207.
- [30] C. Barral, Años de penitencia, p. 18.
- [31] Rapportée par Tino Villanueva, "Pliegos de cordel, la intención moral de J. M. Caballero Bonald en la poesía de la infancia", Bulletin hispanique (1-2), 1982, p. 96.
- [32] dans "Mañana me decían", p. 177.
- [33] A. González, Tratado de urbanismo, éd. cit., "Inventario de lugares propicios al amor", p. 197.
- [34] J. A. Valente, La memoria y los signos, éd. cit., "Tiempo de guerra", p. 199.
- [35] J. Gil de Biedma, Compañeros de viaje, éd. cit., "Arte poética", p. 39.
- [36] J. A. Valente, La memoria y los signos, éd. cit., "Tierra de nadie", p. 190.
- [37] Voir A. González, Grado elemental, éd. cit., "Alocución a les veintitres", p. 175.



- [38] J. M. Caballero Bonald, Pliegos de cordel, ed. cit., "Pompas fúnebres", p. 245.
- [39] J. A. Goytisolo, Selmos el viento, éd. cit., "Idilio y marcha nupcial", p. 35.
- [40] Dana Tratado de urbanismo, éd. cit., p. 213-216.
- [41] C. Barreal, Años de penitencia, p. 179.
- [42] J. A. Valente, El inocente, éd. cit., p. 327.
- [43] C. Barreal, Diez y nueve figuras de mi historia civil, "Baño de doméstica", p. 70.
- [44] J. M. Caballero Bonald, Pliegos de cordel, éd. cit., "Estación del jueves", p. 207.
- [45] J. Gil de Biedma, Moralidades, éd. cit., "Años triunfales", p. 117.
- [46] F. Umbrel, Memorias de un niño de derechas, éd. cit., p. 61 et 143.
- [47] A. González, Tratado de urbanismo, Inventario de lugares propicios al amor", p; 197.
- [48] "En el nombre de hoy", p. 77.
- [49] "El sacrificio", p. 220.
- [50] Moralidades, éd. cit., "Ribera de los alisos", p. 132.
- [51] J. A. Valente, La memoria y los signos, éd. cit., "Tierra de nadie", p. 190.
- [52] J. M. Caballero Bonald, Pliegos de cordel, éd. cit., "Afirmación del tiempo", p. 203.
- [53] Francisco Brines, Las brisas, in Poesía 1960-1981, Madrid Visor, 1984, p. 36.